27e ANNÉE. — NUMÉRO 9695

PARIS ET DÉPARTEMENTS, Le Numéro 15 centimes

JEUDI 3 MAI 1906

A. PÉRIVIER — P. OLLENDORFF
DIRECTEURS

11, Boulevard des Italiens, 11
PARIS (2e Arr.)

TÉLÉPHONE : 102-74

Les Manuscrits ne sont pas rendus.

GIL BLAS

Prix des Abonnements :

	3 mois	6 mois	Un an
SEINE, SEINE-ET-OISE...	13,50	26 »	50 »
DÉPARTEMENTS	15 »	28 »	54 »
UNION POSTALE	18 »	35 »	64 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste.

ANNONCES et RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & Cie
8, Place de la Bourse, 8
Et à l'Administration du Journal

Dépôt Légal Seine N° 1906

Le grand éducateur de France

Il est un homme auquel, après ces jours où le ridicule l'a disputé à la bassesse, il est réconfortant de songer. Et c'est celui qui, depuis plus de vingt ans, préside à l'éducation de la jeunesse française, y préside particulièrement dans la partie de l'enseignement, qui est la plus utile pour comprendre ce qui se passe aujourd'hui : l'histoire.

On pourrait, peut-être, sourire. Voilà donc, à ce degré de peur et de lâcheté' où a conduit les enfants de la France, une éducation qui devrait leur donner du cœur!Ce serait conclure un peu vite. La besogne entreprise par M. Ernest Lavisse — c'est de lui qu'il s'agit — était urgente, on vient de le voir. Elle n'a point encore porté tous ses fruits. Mais si, en fin de comptes, le bon sens français, la sagesse foncière de ce peuple impétueux, l'ont emporté, il faut y voir, sans hésiter, l'effet d'un enseignement joyeux, sain et brave. La publication, qui a coïncidé avec ces jours tumultueux, du Septième volume de l'*Histoire de France* que dirige M. Lavisse et dont il a écrit personnellement la période louis-quatorzième, le Colbert tant attendu, cette publication est une précieuse occasion de parler de cet homme dont l'influence sur trois générations de Français a été et sera considérable. Ce qu'il a fait et ce qu'il fera, notre sort en dépend un peu. Historien, éducateur et directeur sont les trois aspects sous lesquels cette physionomie se présente et doit être regardée.

⁂

L'historien, d'abord. Deux grandes entreprises l'imposent sous ce jour à l'attention. Son *Histoire générale* et, surtout, son *Histoire de France*. M. Ernest Lavisse n'est point de ceux qui ont réduit l'histoire à des monographies ou à un reportage. Les Chincholles du passé sont nombreux aujourd'hui et ce qui, chez un Sardou, par exemple, n'était qu'un divertissement, est devenu, pour beaucoup, une carrière. S'émouvoir devant un mur qui abrita d'illustres acteurs de nos drames politiques et sociaux, est légitime. A la condition, toutefois, de n'en pas faire le seul but de ses recherches, de n'y pas limiter sa curiosité. Pour comprendre Louis XIV, il faut avoir vu Versailles. Mais il ne faut pas renfermer dans Versailles toute la France ; non plus que s'arrêter à ses bosquets et croire que l'on a tout compris lorsqu'on a vu jouer les grandes eaux et expliqué leur mécanisme. M. de Nolhac le sait bien, lui qui ne connaît si bien Versailles que pour mieux comprendre la politique et les mœurs de Louis XV et de Louis XVI.

C'est en ce sens que l'étude du décor est utile, aussi utile qu'est vaine la réduction de l'histoire aux notations des bibelots, à la description des appartements et aux ragots des valets. L'histoire n'est pas un ramassis d'anecdotes, non plus qu'un Bœdeker. Elle est tout entière dans le choix des faits saillants, dans leur groupement et dans la moralité qu'on en tire.C'est bien ainsi que l'a comprise M. Ernest Lavisse, comme une chose une,vaste et enchaînée. Il ne s'attarde point, par exemple, dans ce Septième volume, à nous décrire le Palais-Royal, non plus qu'à compter, avec Mme de Motteville, les matelas emportés par Anne d'Autriche dans sa fuite de la Fronde. M. Ernest Lavisse sait que l'histoire est dans l'idée générale et dans la philosophie, et non pas dans le détail domestique. Les lettres de Mazarin à la reine-mère lui servent à expliquer la conduite du cardinal ; il ne s'amuse point à compter leurs baisers.

C'est selon ce sentiment très net et cette juste compréhension du devoir de l'historien que M. Ernest Lavisse a pu mener à bien son entreprise.

Sous sa direction, c'est-à-dire sous la discipline consentie d'une pensée générale, pensée de méthode et de concepion philosophique, quatorze historiens ont élevé un monument admirable d'unité et d'esprit libre. A travers tous ces tempéraments divers, en effet, apparaît toujours la pensée maîtresse du plus éminent d'entre eux, sa qualité première qui est le signe éclatant par lequel cet écrivain se reconnaît et qui explique la place considérable qu'il occupe : le don d'aimer la vie et de la comprendre.

A quelque page qu'on ouvre une œuvre quelconque de M. Ernest Lavisse, tout de suite on est jeté en pleine fournaise. C'est une chaleur, une vibration prodigieuses de toute l'âme de l'historien et qui se prolonge en nous. Les phrases sont courtes, nerveuses, enflammées et crépitantes. La pensée s'échappe en sifflant de tous les mots, comme la flamme jaillit du foyer. Et les mots craquent comme des tisons. C'est que le maître psychologue a pénétré tout de suite au fond des cœurs dont il compte les battements. Il en a instantanément perçu les vibrations et les répercussions dans tout le corps social. On admire à juste titre, chez le romancier, le don de créer. Il est tout aussi prodigieux chez l'historien qui ressuscite le passé. Et il ne faut pas moins d'intuition pour donner la vie à un Condé que pour faire vivre Mme Bovary. Cette intuition-là, M. Ernest Lavisse la possède au plus haut point. On souffre avec ses héros. Et il n'y a rien, par exemple, de plus poignant que, traité par lui, le drame filial du grand Frédéric. Celui-là est vraiment un historien qui, avec une sécheresse aussi voulue dans les mots,donne une telle impression d'ardeur et, pour répéter le mot, parce que c'est le seul qui convienne et parce qu'il domine toute l'œuvre, histoire, éducation et direction, une telle impression de vie.

⁂

Il n'est point étonnant qu'aimant la vie comme il l'aime et la comprenant si bien, M. Ernest Lavisse occupe, parmi notre jeunesse contemporaine, la place qu'il détient. Si l'on veut savoir ce qu'est la popularité, il faut se rendre à quelques réunions de la Sorbonne, où les étudiants sont convoqués. L'admiration, le culte, le fanatisme presque, de tous ces jeunes hommes pour leur maître est ce qu'il y a de plus touchant et de plus beau à voir. Il y a quelques années, une cérémonie avait appelé le président Félix Faure dans le grand amphithéâtre. Tout le quartier Latin était là. Sur l'estrade, toutes les robes et tous les uniformes. Lorsque Félix Faure passa autour de la poitrine d'Octave Gréard le Grand-Cordon de la Légion d'honneur, la salle vibra et acclama. Mais tout à coup, dans un coin, une voix s'éleva : « Mes chers amis... » Ah ! la belle fête ! M. Lavisse se levait pour prononcer le discours d'usage ; pendant cinq minutes, il ne put parler. L'immense amphithéâtre retentissait d'un enthousiasme délirant. C'était vers ce maître qu'allait tout le cœur de la jeunesse et le saluait.

Pourquoi ? Parce que cet historien n'a cessé de se mêler ardemment à la vie la plus proche, la plus immédiate et que, pour lui, l'histoire n'a jamais été qu'un enseignement contemporain. A travers le passé, c'est la raison du présent qu'il cherche et c'est l'amélioration de celui-ci qu'il poursuit à travers les tombes. La grande chaîne française, il en compte les anneaux, mais les derniers frémissent dans ses doigts pieux. Les jeunes gens des facultés sentent cela merveilleusement et leur maître n'a jamais cessé de les pousser vers les recherches aux résultats les plus proches et les plus immédiats. Ce *Colbert*, qui vient de paraître, il en disait à un ami, l'été passé ,toute la peine de reconstitution par l'absence de travaux anciens. Et c'est cela, n'est-ce pas ? qui l'a tenté, cette ignorance d'une époque qui nous domine encore. Ses élèves, il les ramène toujours vers les études qui peuvent le plus contribuer à nous aider à vivre au vingtième siècle. A quelqu'un qui lui demandait un jour un conseil pour des travaux sur le moyen âge, il répondait :

— Il n'en manque point, de ces ouvrages-là ! C'est de connaître le présent qui nous manque.

C'est par là que M. Ernest Lavisse est un grand éducateur. Sa puissance d'historien, il l'a mise toute entière au service de son temps. Et ce qui confond, c'est l'ignorance où sont de cette œuvre si intensément actuelle, sous ses apparences anciennes, ceux qui devraient le plus la connaître.

La France vient de passer une année à trembler devant le monstre allemand. Si la France avait lu un petit livre qui s'appelle *Etudes sur l'histoire de Prusse*, elle n'eût pas tremblé. Elle eût compris le pourquoi des gestes excessifs de Guillaume II, roi de Prusse. Et la belle confiance, la sérénité, qui stupéfia certains personnages officiels, de M. Ernest Lavisse, au cours de ces jours marocains, vient de ce qu'il savait, lui, ce qu'il fallait penser. Ses élèves l'apprennent avec lui. Il s'est toujours, du moins, efforcé de former des générations averties et de préparer à la France des enfants raisonnables. S'ils trompent, parfois, comme ils l'ont fait hier par leur peur pitoyable, ses plus chers efforts, peut-être trouverait-il, lui, le grand éducateur, dans l'affaissement des défaites et la corruption de la prospérité matérielle et grossière, une explication suffisante — il trouverait aussi des raisons d'espérer.

⁂

Ce rôle de maître de la jeunesse serait déjà considérable et remplirait une vie. M. Ernest Lavisse en joue cependant encore un autre devant nous tous. Educateur, il est aussi directeur. Et ceux qu'il s'est efforcé de préparer virilement à la vie, il ne les perd pas de vue lorsqu'ils ont quitté les écoles. C'est à leur intention, à l'intention aussi de tous ces professeurs de tout ordre, supérieur, secondaire ou primaire, qui grandirent autour de lui, que sont prononcées, de temps en temps, ces paroles sensées dont, aussitôt, la France entière retentit. Il y a des orateurs plus bruyants, il n'y en a pas, soyons en bien sûrs, dont la parole pénètre aussi profondément et laisse des traces aussi durables que celle-là.

Tous ceux qui, dans les facultés, dans les écoles, suivirent cet homme, c'est-à-dire professeurs de lycées et de collèges, avocats, médecins, notaires, bref tout le cadre social, et jusqu'aux « primaires » dont les maîtres furent élevés à cette école, forment autour de M. Ernest Lavisse un peuple qui répand sur la jeunesse qui lui est confiée la bonne parole. Des discours aussi parfaits de mesure et de tact, aussi courageux en un moment où il fallait déraisonner pour n'être pas traité de sycophante, des discours comme celui qu'il prononça, il y a huit mois, sur l'idée de patrie, ont des répercussions infinies. La voix du bon sens et de la raison est venue aussitôt couvrir de son égalité le tonnerre de folie, et, dans toute la France, du haut de toutes les chaires, autour de toutes les tables, la sagesse a parlé et calmé les fièvres.

De ce grand prolongement de ses idées et de ses actes — car l'action officielle de M. Lavisse pour être cachée n'en est pas moins, on s'en doute, considérable — M. Ernest Lavisse possède une conscience très forte. Il sait toute la responsabilité qu'il encourt par le moindre mot ou le moindre geste imprudemment jetés. Tant d'hommes se disposent à le suivre et à l'imiter ! De là vient, souvent, certaine prudence et certaine retenue que l'on s'explique mal. Ainsi le refus de M. Ernest Lavisse de faire partie du comité de patronage de la statue de Renan. Pour qui se rappelle l'allure combative de ce monument et pour qui sait l'effet sur tant de jeunes cœurs par un geste du professeur, l'explication de cette abstention qui, en soi, ne serait pas excusable, devient plus facile. En revanche, certains incidents concernant ce même Renan, à la *Revue de Paris*, sont moins légitimes.

Il n'en ressort pas moins, de tout cela, que cet homme, prodigieusement doué, d'une autorité supérieure, d'un amour profond pour les hommes et la vie, d'un talent chaleureux, vif, sain et joyeux, pèse encore chaque jour ses idées et ses actes avant de s'y livrer. La popularité et les honneurs ne l'ont pas grisé. Il est resté l'homme qui réserve aux petits enfants de son village ses plus beaux discours. C'est à des enfants qu'il parle, même lorsque ce sont des hommes. Quel miracle prodigieux il renouvelle chaque jour en les aimant un peu plus !

André Maurel.

Échos

Les Courses

Aujourd'hui, à 2 heures, courses au Bois de Boulogne.

Pronostics de *Gil Blas* :

Prix de l'Arc de Triomphe. — Cicisbeo, Malta.
Prix d'Avril. — Argentan, Mlle Marguerite.
Prix de Bagatelle. — Fier, Anvers.
Prix La Rochette. — Hérode II, Procope.
Prix de Marly. — Ecurie de Brémond, Erin.

—x—

Le temps d'hier.

Mercredi soir. — La pression barométrique a monté dans le sud de l'Europe ; elle est supérieure à 765 mm. sur la péninsule ibérique et l'Algérie.

En France, la température va se relever et se rapprocher de la normale ; des ondées sont probables dans le Nord et l'Ouest.

LES LENDEMAINS

Il serait bien utile de ne pas continuer au delà du Premier mai les sottises qui ont précédé et préparé cette journée des dupes.

Je dis : « Journée des dupes ». Les dupes sont non pas seulement les citoyens timides et prévoyants qui ont acheté trop de jambons à la fois. Ce sont aussi et plus encore tous les excitateurs qui ont poussé les ouvriers à l'émeute et n'ont pas réussi dans leurs singulières entreprises.

On m'a conté que, au soir de ce 1er mai manqué, les plus violents nationalistes (monarchistes et impérialistes compris), étaient navrés. Ils déploraient avec éclat que Paris fût demeuré calme. Ils avaient tout fait pour amener les émeutes électorales. Leur échec leur semblait précurseur de l'échec qu'ils subiront peut-être dimanche prochain.

Mais le Premier mai continue...

Il y a des vaincus infatigables. Les vaincus en cette affaire , ce sont les champions de l'ordre qui n'ont rien négligé pour prophétiser et engendrer le désordre des uns et les terreurs des autres.

Or, les élections ont lieu dimanche, dans trois jours seulement. Par conséquent, la tactique la plus convenable est de donner à croire que le Premier mai persiste, que les troubles se prolongent et s'aggravent. Evidemment, on finira par connaître la vérité exacte, mais on la connaîtra trop tard.

La vérité est que les manifestations du Premier mai n'ont pas été sensiblement plus accentuées chez nous qu'elles ne l'ont été en Angleterre et surtout en Allemagne.

Cette vérité est trop rassurante pour qu'elle soit proclamée par tout le monde à la veille des élections.

Se laissera tromper qui veut. Mais j'ai lu que des individus ont mis en pièces un kiosque de journaux. Le geste est un peu vif. Il est symbolique.

J. Ernest-Charles.

Edouard VII à Paris.

Le roi d'Angleterre, voyageant incognito, est arrivé à Paris hier matin, à huit heures vingt.

Le souverain a été salué au nom du chef de l'Etat par M. Jean Lanes, secrétaire général de la présidence de la République.

Sir Francis Bertie, ambassadeur d'Angleterre, accompagné par M. Lister, premier secrétaire de l'ambassade, était venu attendre le roi sur le quai de la gare, où se trouvaient également : MM. Dervillé, président du conseil d'administration de la Compagnie P.-L. M.; Lépine, préfet de police ; Mollard, directeur du protocole, et Churchward, représentant des chemins de fer anglais en France, etc.

Le roi s'est rendu directement de la gare de Lyon à l'ambassade d'Angleterre, où il a été conduit à son appartement, situé au premier étage ; il a pris une tasse de thé, puis, après avoir procédé à sa toilette, il a fait une courte promenade en voiture.

Il a ensuite regagné l'ambassade et a dépouillé son courrier.

A midi, le roi a déjeuné dans l'intimité la plus stricte ; les seuls convives étaient l'ambassadeur sir Francis Bertie, lady Bertie et les personnages de la suite du roi, sir Charles Hardinge, les capitaines Fortescue et Ponsonby et l'honorable H. Stonor.

Dans l'après-midi, le roi a rendu visite au roi de Suède. Ce soir, il assistera à un dîner qui lui sera offert par le président de la République.

Parmi les personnes qui sont venues s'inscrire à l'ambassade, citons : MM. Léon Bourgeois, Mollard, Dervillé, le comte de Turenne, le comte et la comtesse de Chevigné, etc.

Edouard VII restera à Paris jusqu'à samedi prochain.

—x—

Dernier écho du festival Beethoven... et du 1er mai.

Dimanche, à l'Opéra, à l'avant-dernier concert Weingartner, la comtesse Greffulhe, présidente de la Société des grandes auditions, qui est, comme on le sait, passionnée pour les choses de la musique, occupait une loge, dont l'élite des lettres, des arts et du monde avait sollicité l'accès.

Il y avait foule ! On se pressait, on s'écrasait, chacun voulait y être — et y être vu...

Hier soir — jour du 1er mai ! — la comtesse Greffulhe occupait la même loge, mais, cette fois, elle était seule, courageusement seule : pas le moindre académicien, pas le plus petit duc, pas le plus modeste baron. L'élite des lettres, des arts et du monde s'était prudemment défilée, et, seule, en robe blanche, toute endiamantée et parée, elle semblait abandonnée par ses habituels commensaux — et n'en paraissait d'ailleurs pas autrement affligée.

Et ce ne fut pas une des conséquences les moins significatives de ce jour du 1er mai, qui, pour tant d'autres causes, fut déjà une source d'enseignements !...

—x—

L'incident de Noailles-Millevoye.

Nous recevons de M. Lucien Millevoye la lettre suivante :

Paris, le 2 mai 1906.
10, avenue Bugeaud.

Monsieur le directeur et cher confrère,

La dernière lettre de M. de Noailles s'écarte du ton des précédentes et clôt la polémique. Elle place de nouveau notre querelle sur son véritable terrain.

Veuillez agréer, monsieur le directeur et cher confrère, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

L. Millevoye.

—x—

Les surprises de l'élection.

La campagne électorale a des surprises partout. Mais, à Cannes, certain candidat vient de subir une aventure plaisante, que racontent *les Paroles françaises et romaines*.

M. François Arago, député sortant, a pour adversaire M. Maffert. L'autre semaine, les deux adversaires se rencontrèrent dans les allées de la Liberté. M. Arago était avec sa femme. M. Maffert se tenait entre deux amis.

Mme Arago s'arrête, regarde le candidat-ennemi et pousse un cri :

— Mon confesseur !

Il n'y avait pas d'erreur : M. Maffert est un ancien vicaire parisien tourné à l'aigre. Il a quitté l'église Saint-Martin pour entrer dans la politique. Il a du talent, de la voix et des principes renouvelés.

N'empêche : il est heureux que Mme Arago soit la plus vertueuse des pénitentes. Qu'adviendrait-il dans d'autres circonscriptions si le candidat avancé était le confesseur démissionnaire de la femme du candidat bien-pensant ?

—x—

Suites de grèves.

Un petit événement qui en est un grand ! Les *Petites Affiches* n'ont pas paru hier matin, et cette publication, qui date d'il y a trois siècles n'a été interrompue qu'une fois en 1814 ! Les *Petites Affiches* remontent directement à l'ancien *Bureau d'adresses* de Renaudot. Si elles n'ont point paru en 1814, ce n'était pas à cause des événements politiques, mais pour le motif plus simple d'un fusionnement avec les *Grandes Affiches*.

La publication reprendra son cours régulier dès ce matin, et, s'il y eut un jour d'interruption, ce fut moins en raison du 1er mai que pour permettre aux ouvriers de se reposer un peu. La grève des typographes dure en effet depuis quarante jours à l'imprimerie Dupont et les ouvriers qui ont continué à travailler pour les *Petites Affiches* ont eu une tâche extrêmement pénible.

—x—

FEUILLETS

Folle !

De Vienne nous arrivent des télégrammes annonçant l'internement d'une ballerine que Tout-Paris fêta jadis à l'Olympia et aux Folies-Bergère Son nom ? Rosario Guerrero. Son âge ? Toujours vingt ans.

Cette séduisante rivale de la belle Otero était la grâce même. Son corps semblait une vivante statue de marbre rose, ses yeux pétillaient de malice et son sourire avait la douceur d'un matin de printemps. Onduleuse et provocante, elle mettait un art régulier dans ses danses harmonieuses. Dès qu'elle apparaissait en scène, drapée dans son châle de Manille, aux caressantes broderies, une fleur de grenadier piquée dans ses cheveux noirs, ses grands yeux brillant comme deux étoiles dans son pâle visage, la salle était conquise.

On l'admirait avec une superstitieuse idolâtrie. Elle ne l'ignorait pas, la capricieuse fille, et se livrait alors à la plus folle fantaisie, imaginant des pas aussi bizarres qu'inédits, tordant son joli buste en des courbes savantes, faisant virevolter ses jambes nerveuses avec un entrain et une fougue invraisemblables, respectueuse toujours de la forme et du rythme.

Elle semblait prendre un extrême plaisir à danser, et quand on la rappelait après une trépidante *jota* ou un *tango* provoquant, elle saluait, souriante, à demi-pâmée, et regagnait vite sa loge, où elle tombait sur un fauteuil, exténuée.

— Elle est folle de se donner ainsi ! disait-on.

Folle, hélas ! elle l'est, en effet, aujourd'hui.

La pauvre Guerrero était à Vienne quand le roi Alphonse XIII se rendit dans cette capitale pour visiter l'empereur François-Joseph. Debout, dans une tribune du Prater, la blanche mantille nationale coquettement drapée autour de sa jolie tête, elle jeta sur le passage du jeune monarque pour 500 florins de bouquets de violettes, étonnant les Viennois par cette prodigalité. Le soir, elle ne put chanter à l'Apolo-Theater sa *Chanson de Grenade*, tant elle était enrouée d'avoir crié : *Viva el rey ! Viva España !* Elle se fit excuser par le régisseur et remplaça la chanson par une danse nouvelle, tourbillonnante, éblouissante, endiablée.

Que tous ceux qui ont applaudi la jolie fille adressent aujourd'hui un souvenir apitoyé à cette morte vivante. Elle ne fit jamais de mal à quiconque. Avec ses petits pieds, elle gagnait 100.000 francs par an. Elle était partie d'Espagne, un jour, poussée par un désespoir d'amour, abandonnée par celui qui l'avait séduite. Si cet homme l'eût épousée, la Guerrero serait aujourd'hui femme de ministre ; elle serait dame de la reine à la cour d'Espagne. — Berthe Delaunay.

—x—

Les Parisiens s'aperçoivent des conséquences de l'invasion étrangère ; le public de Londres est en train de faire les mêmes constatations.

Le « Savoy Hotel » au cours de la semaine dernière, a été littéralement débordé par l'affluence d'une clientèle de marque, qui a négligé de retenir ses appartements d'avance et qui a dû se caser au petit bonheur.

Quant à « Claridge's Hotel », tout est retenu jusqu'à la fin de la saison, et il en est de même dans le « Berkeley Hotel », qui se trouve dans le quartier de Piccadilly. Le « Berkeley Hotel » est dix fois trop petit pour suffire à la clientèle assoiffée de confort et de luxe dans laquelle se recrute ses habitués. Aussi, tous les directeurs d'hôtel et tout le commerce de Londres sont-ils dans la jubilation.

—x—

Les objet d'art et peintures du Japon et de la Chine qui constituaient la collection particulière de M. S. Bing seront exposés à partir d'aujourd'hui chez M. Durand-Ruel, 16, rue Laffitte, après l'avoir été, on sait avec quel succès, dans les galeries de la rue Saint-Georges. Cette collection, où toutes les branches et toutes les époques de l'art japonais sont représentées par des pièces soigneusement sélectionnées, comporte entre autres des séries remarquables de laques, de poteries, de netsuké et de peintures. La vente commencera chez M. Durand-Ruel, lundi, à 2 heures, et se poursuivra jusqu'au samedi suivant, par les soins de Me Lair-Dubreuil, assisté de MM. Mannheim, experts.

—x—

De Londres :

C'est le 1er mai qu'a eu lieu au Carlton Hotel le dîner du Centenaire de la London Life Association ; les invités ont été servis dans le salon portant le nom de Charles XI et qui était grandiosement décoré pour la circonstance.

Les événements mondains se succèdent sans interruption au Carlton Hotel. C'est ainsi qu'hier fut donné dans le même salon Charles XI le dîner du Lincolnshire Club.

Remarqué ces jour-ci, parmi les habitués de cet établissement : M. Von Stumm, le comte et la comtesse de Yarborough, général Gallado, Mr et Mrs Granville Alexander.

—x—

Un auteur dramatique est en grande conversation avec un ingénieur du Métropolitain :

— Voyons, lui dit-il, quand relierez-vous la rive droite à la rive gauche ?

— Je ne puis vous préciser, répond l'ingénieur, car la traversée du fleuve nous gêne beaucoup.

L'auteur, souriant :

— Alors, il vous reste la Seine à faire ?

Le Diable boiteux.

Propos du Jour

La rose des tracs

Les psychologues étaient à leur affaire, la semaine dernière. Ils ont eu tout le loisir d'étudier dans ses nuances les plus variées un des sentiments les plus puissants de notre misérable espèce humaine : la peur.

D'abord le franc poltron: les malles et le train ! « Le printemps est glacial, Paris est un bourbier, les femmes sont grincheuses et les hommes bourrus. Je file à Nice voir si la fleur d'oranger s'avance. Au revoir, citoyens ! »

Qu'est-ce qu'il a pris celui-là dans la presse, et dans les conversations ! Tous les noms d'oiseaux !

Et, cependant, je n'hésite pas à déclarer que c'est dans cette catégorie là que je me serais rangé, s'il ne m'avait manqué — oh ! peu de chose — les quelques billets de mille nécessaires pour prendre joyeusement le premier rapide Côte-d'Azur. Que voulez-vous ? je n'ai pas l'héroïsme passif, on ne se refait pas.

Puis, le poltron raisonnable : « Il faut faire son devoir civique. C'est embêtant, mais je dois absolument rester à Paris, où je ne servirais d'ailleurs absolument à rien, en cas d'émeutes sérieuses. Tâchons cependant, de ne pas mourir de faim. A moi les conserves les plus variées et les biscuits de mer ! »

Celui-là a été houspillé, mais un peu plus doucement. On a reconnu au moins qu'il faisait aller le commerce.

J'en passe, et des meilleurs, pour arriver au poltron héroïque et sanguinaire. Ah ! celui-là, je le connais depuis longtemps ! C'est lui qui, pendant le Siège, demandait la continuation de la guerre à outrance, la sortie torrentielle, la levée en masse, etc., sans quitter le coin de son feu.

C'est lui qui, pendant la Commune, attendait, sur l'avenue de Versailles, les convois de prisonniers parisiens, pour taper dessus à coups de parapluie. Ah ! oui, je le connais, et je ne l'aime guère.

Celui-là ne marchait plus que le chapeau sur le coin de l'oreille, la redingote boutonnée, la barbe en coup de vent : « Soixante mille hommes de troupes à Paris, dix mille hommes de police, du canon, des mitrailleuses, avec un : « Je n'ai pas peur, monsieur ; je n'ai peur de rien. Si les apaches bougent, qu'on les sabre, qu'on les fusille, qu'on les mitraille ! Je n'ai pas peur ! »

Moi, qui avoue humblement avoir peur dans la vie d'un tas de choses (entre autres des imbéciles comme ça), j'aurais bien donné deux sous pour voir en présence d'un danger réel,si petit fût-il,ces paltoquets qui ont inventé un nouveau genre de courage, consistant à recevoir les coups sans les rendre, et traitent par-dessous la jambe les vieilles culottes de peau, comme Murat et Ney.

« Enfoncer les carrés russes ou prussiens, la belle affaire, monsieur. Tout le monde peut faire ça. Mais recevoir un formidable coup de pied au..... — vous m'entendez bien — sans que votre figure trahisse la moindre émotion, voilà qui est beau, voilà qui est distingué, voilà qui est neuf ! Vous riez ? Vous n'en seriez pas capable, mossieur ! »

Hélas ! c'est parfaitement vrai. Aussi, vous le voyez, j'ai bien mal tourné.

Louis d'Hurcourt.

J.-W. BLOOMPOTT

Roman

M. Sacha Guitry, sous la forme d'un roman humoristique publie à partir d'aujourd'hui dans les colonnes de *Gil Blas*, des fantaisies dans lesquelles le héros de l'histoire sera mêlé aux actualités du jour.

INTRODUCTION

Je m'étais pourtant bien juré de ne jamais écrire de romans ! Mais les distingués directeurs de *Gil Blas* me l'ont si gentiment demandé ! Ils ont fait miroiter à mes pauvres yeux agrandis par la faim des sommes d'argent tant considérables, que, ma foi... ...mon roman est fait ! Ça m'a fait perdre une matinée, mais tant pis !

J'ai voulu, avant de commencer l'histoire de J.-W. Bloompott, présenter mon œuvre aux lecteurs de *Gil Blas* par une sorte d'introduction.

La lecture de mon livre est exclusivement réservée aux personnes de tout âge.

Et si parfois le souci de la vérité m'obligeait à raconter les choses comme elles se sont passées, j'en éprouverais une évidente gêne,mais je ne faiblirais pas devant la vérité, sans jamais cependant outrager la probité littéraire et artistique que je porte en moi, dont je suis fier et qui fait de votre serviteur un écrivain de race.

D'ailleurs jugez vous-même, voici le 1er chapitre :

CHAPITRE Ier

Sa naissance

James William Bloompott naquit à Eam-Poorvonh en 18...

Sa naissance coïncida avec la fin de la grossesse de sa mère.

Son père avait amassé une petite fortune dans des opérations qui, si la police était mieux faite, lui auraient fermé plusieurs salons.

Sa mère, jeune et jolie, avait jadis pratiqué le commerce de son corps sur une grande échelle et surtout sur les grands boulevards. Elle avait acquis de la sorte une parfaite connaissance de l'homme. Mais revenons à J.-W. Bloompott.

La pendule de la chambre à coucher venait de sonner 11 heures.

(Grâce à un système d'horlogerie que vous trouverez dans presque toutes les pendules qui se respectent)...

Les douleurs de madame Bloompott devenaient de plus en plus aiguës... Une femme qu'on traite arbitrairement de sage, apprêtait des linges et des langes pour le singe ou pour l'ange qui allait venir... M. Bloompott se promenait de long en large, nerveusement... quand tout à coup... James William Bloompott fit son entrée dans le monde !

* * * * * * * * * * * * * * *

— Nom de Dieu ! s'écria le père Bloompott.

Evidemment on ne devrait pas dire ces mots là, mais, mettez-vous à la place d'un homme blond dont l'épouse, blonde aussi, donne le jour à un enfant nègre.

En effet, le petit salé qui venait de naître, était noir comme du charbon !

Le père Bloompott arracha l'enfant des mains de la sage-femme qui souriait ironiquement et il le mit sans prononcer une parole, sous les yeux de la jeune mère.

— Oh ! fit-elle, en disparaissant sous les couvertures.

Puis le père Bloompott, d'une voix étranglée par l'émotion, appela :

— Joë ! Joë !

Un domestique nègre entra... et le père Bloompott laissa tomber en même temps l'enfant dans la baignoire et ces mots dans le silence :

— Si dans un mois ce petit n'a pas changé de couleur, je connais quelqu'un qui sera fichu à la porte !

(A suivre, si l'on veut.)

Sacha Guitry.

LA GRÈVE

Aujourd'hui, les clameurs sont éteintes. On ne perçoit plus au loin le refrain monotone et peu entraînant de l'*Internationale*. Les terreurs des dernières semaines disparaissent, elles disparaissent si bien que les peureux désavouent leur peur.

A entendre quelques-uns, de ces francs-fileurs, rentrés à Paris pendant la journée d'hier, ils n'ont jamais cru à aucune complication... seulement, ils ont fui quand même.

Au lendemain des bagarres du genre de celles qui troublèrent un quartier pendant douze heures, on juge, peut-être, les événements avec plus de netteté qu'en les suivant, de minute en minute, dans la cohue des foules, dans l'inquiétude de la recherche du fait saillant qu'on redoute de laisser échapper.

En réalité, les prises de contact, les collisions qui survinrent mardi, s'engagèrent avec des gamins, avec des « gouapes », et non avec des ouvriers sérieux. Ces derniers réclament, revendiquent une modification du régime du travail : ils ne veulent nullement imposer leurs désirs par l'action directe, ni la propagande par le fait.

Les autres, au contraire, qui sont légions dans l'agglomération intense de toute grande ville, sont toujours prêts à jouer du poing ou du couteau, à se colleter, à se griser du désordre des rues, à entraver le libre exercice du travail, eux qui n'exercent aucun métier, dont les moyens d'existence sont vagues et inavouables.

Et il est impossible de le contester, si l'on veut juger en toute bonne foi : variétés diverses de gouapes et d'apaches, telle fut la clientèle peu intéressante, avec laquelle se trouvaient aux prises les agents de M. Lépine, aussi bien à la place de la République qu'au quai Valmy.

Curieux et flâneurs tenaient la figuration ; les grands rôles étaient joués par nombre d'habitués de la correctionnelle, voire même de la cour d'assises, chevaux de retour du coup de surin ou du vagabondage spécial.

⁂

Mardi, Paris était au chômage, le monde ouvrier était près par un besoin momentané de « flemme » bruyante, mal explicable, mais évidente.

Hier, comme aujourd'hui, il est tout à la grève.

Dans aucun de ces cas, il n'y a lieu de s'affoler en rien, mais le terrain, cependant, est bien plus dangereux pour la vie commerciale et industrielle du pays, dans le second cas que dans le premier.

La grève, silencieuse et tenace, tue plus sûrement, blesse plus profondément qu'une et même plusieurs journées d'émeute.

Huit heures de travail, soit. Mais cette concession n'est possible qu'au cas où elle s'internationalisera dès la première heure, dès le jour initial de son application. Si la journée de huit heures est appliquée en France tout en restant maintenue à dix heures à l'étranger, nous sommes perdus. C'est une situation identique à celle du désarmement opéré par une seule nation devant l'Europe armée ; c'est le désarmement industriel devant l'étranger. Dans l'industrie automobile, par exemple, tout le monde suit avec anxiété les efforts ardents et soutenus de la concurrence née hors frontières, les tentatives ingénieuses et soutenues pour nous arracher cette suprématie si vaillamment conquise, source de tant de fortune et de tant de bien-être.

Il est nécessaire, avant tout, que la question soit étudiée à fond, dans un égal esprit d'entente, par une commission d'ouvriers en relations constantes avec les patrons pour toute solution à apporter aux problèmes de salaires et d'heures de travail.

Sinon, les chefs d'industrie, comme on dit vulgairement, seront impuissants à « tenir le coup » devant les fabricants étrangers.

Dans le bâtiment, les entrepreneurs sont décidés, si les ouvriers ne réintègrent pas les chantiers, à rendre coup pour coup, à répondre au chômage voulu par la fermeture des chantiers désertés. Je vous laisse à vous-même le soin de tirer les conséquences d'une situation de ce genre, si elle se prolongeait.

La grève, c'est la préoccupation du jour. La vitalité et les ressources de la France permetent de l'envisager sans aucune alarme, mais c'est une cause de souffrance, de misère pour les uns, de ruine pour les autres, et le plus élémentaire bon sens, dans les deux camps, conseille de l'éviter par tous les moyens, dans l'intérêt général.

Eugène Destez.

Et s'il n'en reste qu'un...

A. M. de Noailles.

Vous êtes le dernier des preux. Les preux étaient des hommes qui croyaient que les mots avaient un sens. Quand ils appelaient un chevalier « félon », ce n'était pas pour dire qu'il avait une autre façon d'agrafer son épée qu'eux-mêmes.

Vous vous êtes dit : « S'il ne reste qu'un homme pour maintenir aux mots leur sens véritable, je serai celui-là ! »

C'est très bien, c'est digne de vos aïeux, les Noailles, qui prévoyaient de si loin les immortels principes de 89 et le premier mai.

Seulement, vous avez déjà vu à quoi cette prétention vous a mené avec M. Millevoye. Vous êtes obligé d'employer une moitié de vos jours à lire ses lettres, une autre moitié à y répondre, une troisième moitié à lui envoyer des témoins, et je me demande quel temps il vous reste pour faire votre campagne électorale ?

Que sera-ce une fois que vous serez à la Chambre !

Croyez-moi, si vous voulez conserver une ombre de tranquillité, vous ferez mieux de ne prendre désormais les mots que dans leur sens politique.

A tout autre, je n'oserais rappeler ces vérités évidentes, mais pour vous, pour vous seul, je crois devoir transcrire ici quelques extraits du vocabulaire politique.

Quand on vous traite d'assassin, cela veut dire que vous êtes d'un avis différent de celui de l'orateur.

Si on vous appelle voleur, vendu, canaille, cela signifie que l'orateur est d'un avis différent du vôtre.

Répugnant jésuite est un terme qui, d'après un procès-verbal récent, ne dépasse pas les limites du langage parlementaire.

Traître, sans-patrie, font comprendre qu'on n'est pas nationaliste.

Suppôt de la réaction, fils de Torquemada, établissent seulement qu'on n'est pas un sans-patrie.

Lâche est une façon de prononcer adversaire.

Etre ignoble et méprisable est dit pour ceux qui n'ont pas voté comme la majorité.

Je ne crois pas avoir besoin d'insister davantage. Vous vous rendrez à la saine raison, et vous apprendrez par cœur ce petit vocabulaire, faute de quoi vous n'auriez aucune chance de réussir dans la politique.

Fancy.

Le départ du